

ÉRIC CHEVILLARD

« Jamais l'écriture ne s'interrompt »

Entretien réalisé pour *Critique* en mars 2018. Éric Chevillard répond aux questions de Raphaël Piguët, et Julien Zanetta

Éditions de Minuit | « Critique »

2018/8 n° 855-856 | pages 657 à 668

ISSN 0011-1600

ISBN 9782707344731

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-critique-2018-8-page-657.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Entretien réalisé pour *Critique* en mars 2018. Éric Chevillard répond aux questions de Raphaël Piguët, et Julien Zanetta « Éric Chevillard. « Jamais l'écriture ne s'interrompt » », *Critique* 2018/8 (n° 855-856), p. 657-668.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de Minuit.

© Éditions de Minuit. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Éric Chevillard

## « Jamais l'écriture ne s'interrompt »

*Critique. – Votre site internet répertorie – liste non exhaustive – pas moins de vingt-six entretiens. Dans ceux-ci, les mots sont pesés avec soin, voire « absolument contrôlés », et vous déclariez déjà à Libération être « de ces écrivains qui n'aiment pas trop que l'on retraduisse leurs propos, estimant à tort ou à raison que leurs réponses valent autant par leur formulation que pour les idées qu'elles avancent ». Vos textes paraissent trouver dans les entretiens un prolongement naturel ainsi qu'un champ d'expansion théorique conséquent. Considérez-vous ces propos, rapportés le plus souvent sous les scellés de l'écriture, comme partie intégrante de votre production littéraire ?*

ÉRIC CHEVILLARD. – Un discours théorique se développe *a posteriori* qui augmente en effet le texte, ruban cousu au ruban ou effet boule de neige. Ce discours empêche paradoxalement que le texte ne se fige, en redoublant les spéculations qui souvent constituent sa matière même. Comme si, désormais condamné par l'impression à ne plus bouger, enfermé dans la boîte du livre, celui-ci trouvait soudain une issue pour proliférer encore, reprendre le cours de ses digressions et donc continuer à exister selon son principe. Il n'en va pas seulement ainsi de mes propres considérations, d'ailleurs. Les études critiques que certains commentateurs avisés consacrent à mes livres en nourrissent la polysémie. J'ai toujours de l'intérêt pour ces mises à l'épreuve, ces tests à l'acide critique, ces réactifs puissants qui, jusqu'à un certain point, modifient, sinon la littéralité du texte, en tout cas la perception que j'en avais. Il y a toute une chimie critique. Le texte y résiste ou non : efflorescence soudaine ou précipité noirâtre. Rien ne serait plus mortel que d'écrire réellement

dans le marbre. Concernant les entretiens, chaque question ouvre une brèche dans laquelle je m'engouffre, cela m'évite de tourner en rond dans le petit cercle de mes obsessions esthétiques et de mes principes élémentaires. On me tend une corde, on me prête une échelle pour aller voir ailleurs, quelle aubaine !

*Critique.* – *Mais cette corde qu'on vous tend, n'avez-vous pas l'impression que c'est pour mieux vous pendre ? Qu'à force de vous ausculter et de vous examiner, les critiques vous laissent exsangue, parasité, paralysé sur leur table de dissection, à côté du parapluie et de la machine à coudre ?*

Éric CHEVILLARD. – Ma foi, je ne me plaindrais pas de figurer en si bonne place dans ce tableau de l'incongruité ! Mais vous avez raison, toutes ces élucidations se font au détriment d'une certaine innocence, féconde comme l'intelligence enfantine, voire de ce qui nous reste de sauvagerie. La connaissance est souvent une désillusion. Les montres que l'on ouvre par curiosité et dont on fait tourner avec le doigt les petites roues dentées fonctionnent toujours beaucoup moins bien ensuite. Malgré tout, cette connivence critique est précieuse pour moi. Elle n'est rien de moins en effet que la négation d'une certaine forme de solitude. Et il me plaît que ces rencontres se produisent en ce lieu improbable : un texte. C'est la preuve que les esprits – et non seulement les cœurs et les corps sous le coup d'émotions simples – peuvent partager des expériences et se réjouir de cette communion. Puis, comme je vous le disais, de telles études nourrissent le texte, elles ne le vident pas de sa substance (ni moi – tout ragaillardisé au contraire – de la mienne).

*Critique.* – *Défense de Prosper Brouillon, paru tout récemment, présente un florilège de citations ineptes, genre de sottisier flaubertien à votre façon glané au fil de lectures effectuées pour votre chronique du Monde des livres. La Défense joue sur deux tableaux stylistiques : des formules pseudo-poétiques dépourvues de sens (« le cœur bordé de larmes ») et des platitudes d'une affligeante banalité (« Le matin vient quoi qu'il arrive »). Dans ce dernier cas, on a*

*affaire à de véritables poncifs, dont une certaine littérature contemporaine n'est pas avare. Quel est votre rapport à ces livres, à ces auteurs que vous éreintez d'une part, mais dont les maladresses stimulent aussi votre écriture ? Quelle valeur attachez-vous à ces poncifs auxquels la Défense rend une certaine vigueur comique ?*

Éric CHEVILLARD. – Il est d'usage de repousser avec horreur le démon de la catégorisation. Il n'empêche que l'on peut très pertinemment distinguer une littérature de l'imagination ou de l'invention et une littérature de la vérification. Cette dernière, à ma grande surprise, suscite un fort engouement. Nombre de lecteurs aiment se reconnaître dans les livres, y trouver confirmation de tout ce qu'ils savent déjà. Pour eux, pas de plus beaux compliments à adresser à un écrivain que ceux-là : comme c'est bien vu, tout craché, pris sur le vif, c'est exactement ça, on s'y croirait, etc. Mieux vaut alors s'accouder à son balcon, car le spectacle est le même et la brise en plus vous caresse gentiment les cheveux. Alors, bien sûr, dans le meilleur des cas, cette poétique prosaïque peut engendrer des romans réalistes qui ont le mérite de saisir synthétiquement des aspects du monde complexes et de documenter des situations connues, mais dont les tenants et aboutissants nous échappent. Plus souvent, hélas, les romanciers s'en tiennent au b.a.-ba de toute expérience humaine. Leurs phrases nomment le réel de façon redondante et stérile. Les formules toutes faites abondent dans ces pages. C'est le triomphe du lieu commun. Comme j'aime jouer moi-même avec les clichés, je trouve là de la matière à profusion. Fondamentalement, je reste étonné que l'art puisse être aussi tristement asservi au réel et que la littérature devienne cette nouvelle cimenterie du banal.

*Critique.* – « On aura beau jeu de m'objecter [...] que chaque passage sera extrait de son contexte comme un cœur d'un cadavre encore vif, aux fins de transplantation [...] », écrivez-vous au début de cette Défense. Prenez-vous cette objection au sérieux ? Inévitable geste critique, la transplantation qui modifie le contexte d'énonciation d'une phrase est au principe de votre nouveau livre. Avez-vous des scrupules à en jouer ?

Éric CHEVILLARD. – Aucun scrupule. Je tourmente davantage mon sens moral quand j'écrase un moustique. Dans la phrase que vous citez, je devance une objection qui me sera inévitablement faite, comme elle est faite systématiquement à tout critique qui relève un passage grotesque dans un livre et s'en moque. Il y a pourtant une unité irréfragable de la phrase qui la rend accessible au jugement, sinon à une sanction pénale. Il y aurait malhonnêteté et manipulation si je citais une phrase en la détachant de l'intention qui la porte, par exemple en prétendant qu'un auteur a écrit sérieusement une phrase ridicule alors qu'il l'attribuait à un personnage afin de caractériser celui-ci. Tous les extraits repris dans *Défense de Prosper Brouillon* sont dénués d'ironie ou de second degré. Les écrivains qui les ont signés croient bel et bien qu'ils relèvent de l'art d'écrire. Avec ce livre, j'ai voulu aussi réhabiliter ces phrases malencontreuses et mal fichues, leur donner la possibilité d'exister malgré tout comme littérature. En les recontextualisant, justement. En créant le dispositif dans lequel elles sont fondées, où elles produisent leur effet et nous réjouissent enfin.

*Critique.* – Vous avez pu dire que «l'intention de l'auteur se devine toujours». Pourtant, dans votre cas, il semble que vous déroutiez bon nombre de lecteurs, qui ne voient pas où vous voulez en venir. En outre, vos textes font souvent en sorte d'empêcher toute assignation définitive d'une autorité narrative: qui écrit, qui parle dans vos romans? Pensez-vous maîtriser absolument votre écriture, ou seriez-vous d'accord – pour vous et pour les autres – avec ce que disait Gide: «Si nous savons ce que nous voulions dire, nous ne savons pas si nous ne disions que cela»?

Éric CHEVILLARD. – *In fine*, la remarque de Gide est toujours juste. Certains auteurs, cependant – dont je suis, je crois – restent conscients et maîtres de ce qu'ils écrivent jusqu'à un point avancé. Je ne prétends nullement d'ailleurs que ce soit un gage de qualité, encore moins de supériorité. Ce n'est pourtant pas exactement de «ce que je dis» que je suis conscient, non plus que de «là où je veux en venir». Il s'agit plutôt d'un processus, d'une forme de pensée infiniment digressive. Il n'y a ni message ni objectif. Tout se

passé maintenant, dans la phrase qui progresse comme une rivière creuse son lit, comme une racine à la recherche des éléments nutritifs qui vont la renforcer et lui permettre de croître encore. Ce qui m'intéresse, c'est cette forme de vie-là, de déploiement. Quand j'écris que «l'intention de l'auteur se devine toujours», je le déplore. Souvent, du reste, on mesure l'écart entre cette intention et le résultat. Meilleurs sont les livres où l'écart est nul. Meilleurs encore ceux qui nous surprennent sans cesse et nous emportent dans une aventure imprévisible. C'est là le vrai suspense (et non de savoir que le juge Lawrence Wargrave est l'assassin dans *Dix Petits Nègres* : maintenant vous savez).

*Critique.* – «*Tout se passe maintenant, dans la phrase qui progresse*», dites-vous : cela semble relever d'un exercice de maîtrise et de lâcher-prise simultanés, dans le flux d'une intuition souveraine. L'écriture est-elle pour vous une méthode de méditation, la condition d'une expérience intérieure ? Certains aphorismes, certaines phrases, dans *L'Autofictif* notamment, s'apparentent d'ailleurs à des koans, ou à des haïkus.

ÉRIC CHEVILLARD. – Le paradoxe, c'est que, dans cette posture très rencognée du scripteur, j'éprouve comme jamais l'impression d'être dans l'action, dans une aventure physique, avec prise sur le réel. C'est mon terrain, j'y suis plus mobile, plus à mon aise et mieux en jambes, plus efficace que dans la plupart des autres situations que je vis. Plus extraverti aussi, alors que je pratique souvent le retrait ou la dérobade intérieure en société... Donc, je ne parlerai pas de méditation au sens, disons, oriental du terme. Le haïku m'intéresse comme variation formelle de l'aphorisme ou petite charade poétique, ce qu'il n'est évidemment pas du tout pour les Japonais.

*Critique.* – Vous avez récemment arrêté votre chronique au Monde des livres, que vous avez tenue pendant six ans. Comment avez-vous vécu cette pratique critique de longue durée, et pourquoi cet arrêt ? La chronique littéraire est-elle un genre trop contraignant à la longue, pas assez digressif à votre goût ?

Éric CHEVILLARD. – J'aime beaucoup le format de la chronique et j'aimerais avoir un jour l'occasion d'en tenir une, libre de toute injonction, qui ferait feu de tout bois. Pour le feuilleton du *Monde*, la nécessité de rendre compte d'un livre avec une certaine rigueur m'obligeait à brider mon propos et, dans les derniers temps, ne m'excitaient plus que l'entame et la conclusion de ma chronique, quand il s'agissait en somme d'écrire moi-même. La dimension proprement critique de l'exercice m'a passionné les cinq premières années, puis j'ai eu le sentiment d'avoir vidé mon sac sur ces questions et de me répéter. J'ai arrêté aussi tout simplement pour retrouver le temps et la liberté de lire ou relire les grands livres de la bibliothèque, sans être assujéti aux contraintes de l'actualité et des parutions nouvelles. Mais, autant je peux aimer la littérature pour son intemporalité, autant compte pour moi la voix des écrivains vivants, ce qu'ils font de, dans et avec ce monde, comment ils s'en sortent, de quelle manière l'écriture s'en mêle.

*Critique.* – *Mais quelles seraient alors les caractéristiques d'un «grand livre»? Quels critères définissent celui-ci?*

Éric CHEVILLARD. – Je parlais en l'occurrence de «grands livres» comme on parle de «grande musique», pour désigner les classiques. Mais aussi, évidemment, les livres qui m'accompagnent depuis longtemps et dont je suis resté coupé durant toutes ces années. Il y a par ailleurs mille manières pour un livre d'être grand. Si l'on use le plus souvent de cet adjectif pour parler des classiques, c'est peut-être parce qu'il faut en être un peu éloigné pour en juger : les grands livres seraient ceux que l'on voit encore malgré la distance. Il s'en écrit certainement aujourd'hui, mais nous ne le saurons avec certitude que lorsqu'ils se découperont à l'horizon.

*Critique.* – *Dans un texte paru à l'occasion du cinquantième du Monde des livres, vous déclarez que l'«héroïne» de votre feuilleton critique, c'est «la Littérature elle-même». Peut-on dire la même chose de l'ensemble de votre production?*

Éric CHEVILLARD. – La littérature n'est pas exactement mon sujet. C'est un principe actif dans ma vie même. C'est la forme ou le terme de toutes mes entreprises, dirait-on. Le

détail n'est ni véridique ni historique, en effet, mais je n'atteins le réel que lorsqu'il s'éprouve dans et par la langue. Sans quoi, il reste pour moi diffus, théorique, extérieur, muséal.

*Critique.* – Dans quelle mesure L'Autofictif est-il pour vous un outil critique? N'est-ce pas justement une « chronique libre de toute injonction, qui [fait] feu de tout bois » et qui vous permet, par un format presque twitteresque, d'intervenir dans le monde, d'y diffuser vos idées et vos jugements, parfois de manière polémique?

ÉRIC CHEVILLARD. – Il est en effet parfois un outil critique, j'y risque quelques théories, quelques idées ou quelques opinions, mais je suis fondamentalement un sceptique et je ne suis péremptoire que par le style. Je ne crois moi-même à ce que je dis que lorsque ma phrase me semble convaincante. Aussi bien trouve-t-on surtout dans ces carnets des spéculations poétiques ou des paradoxes qui jouent avec le non-sens et ne s'embarrassent ni de la vérité ni de la justice. Je me lasse vite de la posture du juge, je préfère la déraison, plus féconde. L'esprit de sérieux et la morale sont redevenus les poisons de l'art et de la littérature.

*Critique.* – Quel rôle le critique est-il appelé à jouer de nos jours? Ses prérogatives doivent-elles selon vous s'étendre au-delà du littéraire pour englober l'économique, le social, le politique?

ÉRIC CHEVILLARD. – C'est la littérature qui englobe tout cela, le critique s'y trouve conduit à son tour, par voie de conséquence. Mon intérêt limité pour la plupart de ces questions, sans parler de mes compétences très minces en ces matières, bornent d'ailleurs mon regard critique, j'en suis bien conscient. J'ai écrit moi-même parce que je ne parvenais pas à me passionner pour tout ce qui agite les hommes. Encore aujourd'hui, alors que nous sommes informés minute par minute de tout ce qui se passe en ce monde et sommés de nous y intéresser, je revendique le droit à l'indifférence, au détachement, à la solitude. Le spectateur n'est pas toujours concerné par le spectacle. Quand il ne l'est pas, il perd son temps, c'est-à-dire que sa vie passe et lui échappe. Or on

voudrait nous faire croire que c'est un rôle en soi, spectateur. Alors que nous n'y faisons jamais que l'expérience de notre impuissance, de notre curiosité malsaine et de notre appétit inavoué pour le drame humain. Je refuse ce jeu de dupe. Écrire, c'est aussi cela.

*Critique.* – Vos écrits, faisant retour sur eux-mêmes, évoquent souvent leur incapacité à se vendre – par exemple, Du hérisson: « Mon petit commerce périclitait un peu, c'est vrai, les ventes n'étaient pas fameuses. L'insuccès de mes livres confine au phénomène de société. » Vous développez ainsi une forme de réflexion sur l'économie de la littérature, dont les conditions de production, de la rédaction jusqu'à la diffusion, deviennent un thème récurrent. Comment vivez-vous cet « insuccès » autoproclamé, et tout relatif, puisque, si vos livres ne sont pas des best-sellers, ils enthousiasment les fidèles et la critique ? Y a-t-il tout de même un fond de ressentiment de votre part ?

Éric CHEVILLARD. – Du ressentiment, non. Je ne crois d'ailleurs pas être taillé pour le rôle de célébrité littéraire. Cela crée des tas d'obligations, je suppose, il faut faire acte de présence et je vois bien comme la moindre sollicitation m'importune... L'écrivain que je mets en scène dans mes textes est un double théâtral, je m'amuse de toutes les postures connues de l'artiste, très infatué et toujours mécontent de son sort. Mais on ne peut qu'être affligé en effet de voir triompher tant d'imposteurs ridicules. Quels sont les lecteurs qui leur font fête ? Comment sont-ils manipulés ? Et qui les méprise, moi en les alertant, citations à l'appui comme autant de preuves accablantes, sur la vulgarité de style et de pensée de ces auteurs, ou ces ineptes faiseurs plutôt et les éditeurs qui les publient ? Même dans ce domaine où s'illustrent pourtant les plus beaux esprits, ce sont des médiocres qui sont le plus en vue. Voilà l'avantage de la performance sportive : elle ne souffre pas la contestation. Usain Bolt arrive premier parce qu'il est le meilleur. Il est tout de même un peu navrant de voir Yasmina Khadra et Éric-Emmanuel Schmitt laisser sur place Antoine Volodine et Eugène Savitzkaya... Enfin, je ne parle là que de la course au succès commercial. Heureusement, même celui-ci ne se trompe pas toujours. Jean

Echenoz, Marie NDiaye et Lydie Salvayre ont obtenu le prix Goncourt (c'est-à-dire que le Goncourt a planté leurs plumes chatoyantes dans son pâle croupion), et ils sont bel et bien tous les trois des écrivains admirables.

*Critique.* – De Mourir m'enrhume à Ronce-Rose en passant par L'Autofictif ou un livre «pour enfant» tel Les Théories de Suzie, percevez-vous une évolution dans votre écriture, une transformation dans un sens ou dans l'autre, ou, au contraire, une unité immarcescible de l'œuvre creusant toujours ses sillons à l'aide d'une même charrue? Certains livres vous tiennent-ils plus à cœur que d'autres, en regrettez-vous certains?

ÉRIC CHEVILLARD. – Le tour d'esprit reste le même, je pense, mais je ne donne pas toujours à moudre le même grain à ce moulin, pour rester avec vous dans la métaphore agricole. Il m'est arrivé de brusquer ou de pousser à bout ma manière, pour me surprendre, pour m'arracher à mon ciment, par simple curiosité parfois, pour observer que cela donnerait, par exemple dans le recueil de courtes pièces *Iguanes et moines* ou certains fragments de *L'Autofictif*. Inversement, il m'arrive de retenir les chiens comme dans les deux livres écrits pour les enfants. Avec *Ronce-Rose*, je croyais aussi avoir trouvé une voix nouvelle, mais la plupart de mes lecteurs n'ont pas eu le sentiment d'une telle révolution... Sans doute faudrait-il parler de variations. Je change les angles d'attaque. Je ne relis pas mes livres, ce qui m'évite peut-être de les renier tous. Du coup, je reste attaché à chacun, que j'associe plutôt à l'époque où il fut écrit, aux souvenirs qu'il aime. Il y a les livres que j'ai écrits dans une certaine allégresse ou alacrité, comme *Palafox*, *Les Absences du capitaine Cook*, *Dino Egger* ou *Ronce-Rose* et ceux qui m'ont coûté plus de peine comme *Choir*, plusieurs fois abandonné et repris, que je sais être très imparfait, trop statique, mal construit, mais dans lequel il y a des pages, je crois, que l'on ne trouve pas dans mes autres livres. Ce qui est vrai, c'est que tous ces titres nomment pour moi des moments de ma vie plus que des livres, car jamais l'écriture ne s'interrompt.

*Critique.* – *Comment votre pratique de l'écriture, produite à coup d'instants décisifs, s'accommode-t-elle de l'autocritique? Vous relisez-vous pour corriger, modifier, améliorer, ou la spontanéité du premier jet l'emporte-t-elle nécessairement?*

ÉRIC CHEVILLARD. – Il y a eu un basculement, voici peut-être une quinzaine d'années. J'étais beaucoup plus laborieux auparavant. Lorsque j'écrivais *Palafox*, il m'arrivait de passer la nuit sur une phrase. Je n'ai jamais beaucoup repris mes textes, mais je ne les lâche pas avant d'en être satisfait. Je suis plus rapide aujourd'hui. Le muscle est entraîné. Je sais même que les pages écrites d'une main sûre, avec une sorte d'âlacrîté, seront finalement meilleures que celles où je me suis attardé, où le poids de l'homme s'est donc imprimé aussi. Mais comme je ne suis pas un vrai romancier, il y a parfois, pour certains livres, un travail d'ajustement ou de montage narratif qui relève en effet pour moi de l'effort, du labeur, j'ai l'impression de manœuvrer une armée dans la boue. Un vilain tâcheron corrige (aux deux sens du mot) le poète...

*Critique.* – *Vous dites ne pas être un «vrai romancier». Mais qu'est-ce qu'un «vrai romancier»? Est-ce que ça existe encore? Ont-ils tous disparu, comme les oranges-outans?*

ÉRIC CHEVILLARD. – Le «vrai roman» tel que je l'entends là (que j'appelle ailleurs le «bon vieux roman») se porte très bien. C'est tout simplement l'art de raconter une histoire, avec des personnages incarnés, viables pour ainsi dire, et en éliminant tout ce qui ralentit la narration ou excède le strict propos. Le vrai roman obéit à une économie et à une architecture, il est construit, harmonieux, il tient debout. Vous me citerez des tas de contre-exemples, cette définition est évidemment caricaturale et me sert à préciser par antithèse en quoi et pourquoi mes livres ne sont pas de «vrais romans».

*Critique.* – *Dans L'Auteur et Moi, justement, on trouve une note de bas de page désabusée et féroce sur la littérature: «tout le monde s'en fout», elle est «à l'agonie», elle a perdu «ce qui lui restait de violence, de révolte, d'ironie». Êtes-vous à cet égard aussi fataliste que cette note le laisse penser?*

Éric CHEVILLARD. – Ce n'est pas la littérature qui se meurt, bien sûr. Mais si elle demeure pour certains écrivains leur seule manière, sinon leur seule raison d'être, il est évident que sa confiscation par le commerce et le spectacle, d'une part, et le désintérêt croissant des contemporains pour les livres, d'autre part, finissent par émousser sa pointe. Elle émeut comme un vieil artisanat. L'écrivain nous apparaît comme un original apiculteur. Mais son miel est un peu trop sucré et ses abeilles ne piquent plus. Les mieux disposés songent à la littérature avec nostalgie; les autres s'en moquent complètement, y compris dans les populations où se recrutaient les forts lecteurs.

*Critique. – Dans ce même ordre d'idées et avec un brin de provocation, on peut se demander si vous-même ne contribuez pas à cette agonie littéraire: en démystifiant (et en re-mystifiant dans la foulée) le discours, en exposant les ressorts et les rouages des mécanismes fictionnels, vous entérinez en quelque sorte cette mort toujours à venir du roman ou de la Littérature avec un grand L. Chacun de vos textes peut apparaître comme un électrochoc appliqué au corps déjà froid d'une forme d'art désormais rigide et au mieux spectrale. Avez-vous l'impression d'exhaler les derniers soupirs de la Littérature, ou pensez-vous qu'il est toujours possible de la prolonger, de l'adapter aux conditions de production et de réception qui règnent actuellement?*

Éric CHEVILLARD. – Les écrivains ont toujours eu à composer (ou décomposer) avec le cadavre de la littérature. Vous écrivez pour trancher dans le vif, pour renommer ou ranimer les choses. Le corps constitué de la littérature vous embarrasse comme n'importe quelle réalité imposante, encombrante et totalisante. Laforgue ou Lautréamont, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avaient si bien conscience du piège de la bibliothèque que leurs œuvres ne sont faites que de ruses pour l'éviter (rester coincé dessous ou dedans). Il faudrait retrouver une certaine innocence, sans doute. L'ennui, c'est que la première idée qui vient alors à cet ignorant, c'est l'eau tiède. Quant à adapter la littérature, comme vous dites, aux conditions de production et de réception qui règnent actuellement, cela se fait en effet beaucoup. L'ambition, autrefois,

était inverse, contraindre l'époque à s'adapter à la parole nouvelle, avec cet espoir qu'elle ordonnerait le monde. Et il est arrivé en effet que son action soit ressentie dans l'ordre des choses. Nous n'en sommes plus là.

*Critique.* – Finalement, après avoir lu bon nombre de vos précédents entretiens, on remarque que certains postulats y reviennent régulièrement. Cela exprime-t-il une sûreté définitive de votre pensée sur ces points, ou est-ce plutôt dû à un manque d'imagination de vos interlocuteurs (nous les premiers)? Y a-t-il des questions que vous souhaiteriez que l'on vous pose, mais qui ne viennent jamais?

ÉRIC CHEVILLARD. – Tous mes livres sont des réponses aux questions que l'on ne me pose pas! Celles que l'on me pose, quand elles se répètent, appellent en effet les mêmes réponses. Mais il est normal que les mêmes questions viennent à mes interlocuteurs, penchés sur la même énigme. Les minces éléments de théorie que j'énonce et serine à l'envi trahissent aussi sans doute mon peu de goût pour l'auto-dissection à laquelle je ne consentirais bravement que si j'avais le bras coincé sous une lourde pierre, dans un désert brûlant, et que je n'avais d'autre espoir de survie que de m'amputer moi-même. L'auto-analyse exige au préalable une sorte de dégrisement, il faut se passer la tête sous l'eau et sucer de la menthe. Je crois préférable de rester un peu ivre, un peu stupide aussi...

Entretien réalisé pour *Critique* en mars 2018.

Éric Chevillard répond aux questions de  
Raphaël Piguet et Julien Zanetta.